

« La réunification prend bien plus de temps qu'on ne l'avait imaginé »

Bernhard Schlink s'est documenté sur le milieu « völkisch » allemand, mélange de nationalisme, de néonazisme et d'écologisme, pour interroger la transmission entre un homme et sa petite-fille

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËLE LEYRIS

La voix porte loin, bien au-delà du monde littéraire germanophone. Mais Bernhard Schlink est presque aphone quand il arrive à Paris pour accompagner la sortie française de *La Petite-Fille*. Il a tout de même répondu aux questions du « Monde des livres » à propos de son roman, de la culpabilité, de la transmission, de la réunification toujours en cours de l'Allemagne...

« La Petite-Fille » est-il né d'un personnage, d'une idée, d'un événement ?

Comme Kaspar, mon personnage principal, j'ai participé, en 1965, à Berlin, à des rencontres entre étudiants de l'Est et de l'Ouest. Là, comme lui, j'ai rencontré une jeune femme dont je suis tombé amoureux, et je l'ai fait venir à l'Ouest. On a été amants peu de temps, mais on est toujours restés amis. Elle est morte il y a trois ans et, à ce moment-là, tout m'est revenu.

À côté de cela, il est évident que l'Allemagne de l'Est m'a toujours intéressé, j'y ai voyagé... Et puis, juste après la chute du Mur, j'y suis retourné, en tant qu'enseignant [en droit] à l'université Humboldt de Berlin. J'ai vu ce qui se passait, la montée en puissance des mouvements de droite. Depuis 1945 s'étaient développés des mondes différents avec des cultures différentes, des attentes différentes... Une fois que le Mur est tombé, que la dictature en RDA a cessé, c'a été une surprise pour l'Ouest, puis un motif d'énerverment, de constater que les gens de l'Est ne devenaient pas d'un coup « comme nous ». Ça a fini par être pris comme une insulte. En retour, à l'Est, un énorme ressentiment s'est développé.

La manière dont Kaspar se conduit à l'égard de Sigrun, la petite-fille de sa compagne, Birgit, qu'il découvre après la mort de cette dernière, est-il le témoignage de sa culpabilité d'Allemand de l'Ouest à l'égard de l'Est ? Le thème de la culpabilité est central dans votre œuvre...

Ici, je ne crois pas qu'il s'agisse de cela. Kaspar et Birgit n'ont pas eu d'enfant. Il n'en parle pas, mais il est possible qu'il en ait voulu. Et soudain il découvre une jeune fille susceptible de l'accepter comme grand-père. S'occuper d'elle est un cadeau que la vie lui fait. Il ne l'envisage pas comme un sacrifice. Je suis grand-père et cela m'intéressait de parler de ce lien entre les générations, aussi.

Mais, au nom de ce lien à construire, Kaspar est prêt à en rabattre sur ses convictions, pour ne pas brusquer Sigrun, qui vient d'un milieu nationaliste et ethniste, « völkisch »...

Sigrun est une enfant. Pour la gagner à sa cause, Kaspar ne dit rien en quoi il ne croit pas, mais il ne dit rien non plus de ce qu'il croit. Je pense que c'est le seul moyen de gagner à ses vues une enfant comme Sigrun, venant du milieu qui est le sien.

L'histoire du nazisme a prouvé que la grande littérature ou la grande musique ne protégeaient pas des idéologies mortifères. Mais Kaspar, qui est libraire, cultivé, ne garde-t-il pas cet espoir que la culture pourrait sauver Sigrun ?

C'est surtout dans la musique qu'il espère. Il se dit qu'elle peut sortir Sigrun de son monde étroit, nationaliste. Il ne s'agit pas de la sauver, mais d'ouvrir les horizons, de quelqu'un qui a grandi dans ce monde étriqué. Que faire pour ouvrir son esprit, se demande-t-il ? Il a confiance en la musique. Est-ce aussi



Bernhard Schlink, à Berlin, en 2018. DANIEL HOFER/LAIF-RÉA

mon cas ? Je pense à tout le moins que la littérature et la musique peuvent ouvrir des routes, des possibles. Mais cela ne veut pas dire qu'elles rendent les gens meilleurs. Ce n'est une garantie de rien, on le sait.

Avez-vous procédé à des recherches sur le milieu « völkisch » que vous décrivez à travers la communauté dans laquelle grandit Sigrun ?

J'ai lu sur le sujet. Nous disposons de témoignages sur ce monde, il y a des récits de quelques personnes qui en sont parties, des Mémoires... J'ai assisté à des événements organisés par ces communautés, j'ai regardé autour de moi, engagé la conversation, j'ai parlé avec les enseignants travaillant dans les écoles où les gens völkisch mettent leurs enfants.

Ce qui me surprend toujours, c'est de voir les multiples facettes de cette partie du spectre politique. On a affaire à un mélange de nazisme, d'idéologie « Blut und Boden » [« sang et sol »], de mouvement vert, le tout avec une dimension sectaire. Je suis toujours étonné de constater ce qui existe. Mais nous vivons dans un monde où de plus en plus de personnes se fabriquent une bulle à part où s'abriter.

Sigrun appartient à son époque en ce sens qu'elle est une sorte de féministe, et une écologiste qui ne veut pas prendre l'avion...

Sa vision « féministe » des choses est pour elle une manière de s'élever contre son milieu. Pour ce qui est de la protection de la nature, en revanche, c'était un tropisme fort chez les nazis. Ce n'est donc pas étonnant de le retrouver aujourd'hui dans certains mouvements nationalistes.

Un personnage issu de l'Est dit à Kaspar : « Nous étions vrais à l'Est (...). Ici, à l'Ouest, il n'y a pas d'enjeu. Vous en avez de la chance. » Que faut-il entendre par là ?

Tout simplement que les gens de la RDA [République démocratique allemande] prenaient les choses plus au sérieux, notamment la culture et la politique. À l'Ouest, il y avait, et il y a toujours, sur ces sujets une forme de légèreté, une manière de tourner les choses en déri-

sion. Avec les gens de l'Est, les conversations étaient intenses, et ils ont gardé quelque chose de cela, il me semble.

Est-ce qu'à vos yeux le retour de la guerre en Europe, à travers l'Ukraine, a récemment changé la donne, ravivé des « enjeux » ?

Les gens en Allemagne, comme ailleurs en Europe, prennent la guerre en Ukraine sérieusement. Mais la politique, la culture, les livres, la musique, non, je ne crois pas, et je n'ai pas l'impression que la guerre ait changé quoi que ce soit de ce point de vue. Vous noterez par ailleurs que l'Ukraine appartient à un monde dont on ne s'est guère préoccupé, à l'Ouest. On les aide à se défendre, on leur envoie des armes, mais je ne vois pas de quelle manière les événements affectent vraiment nos vies pour le moment.

Diriez-vous que « La Petite-Fille » est un roman optimiste ?

Je suis optimiste. J'ai des espoirs pour le personnage de Sigrun, son avenir. Est-ce que ça fait de *La Petite-Fille* un roman optimiste ? Ce n'est en tout cas pas un livre pessimiste. Je pense que la réunification, qui n'est toujours pas finie, va se poursuivre. Comme l'a dit Willy Brandt au lendemain de la chute du Mur, « maintenant grandit ensemble ce qui constitue un ensemble » [« Jetzt wächst zusammen, was zusammen gehört »]. Ça prend bien plus de temps qu'on ne l'avait imaginé. Mais cela continue.

« On ne peut pas écrire pour les autres, pour les lecteurs ou les critiques ou l'éditeur (...) mais uniquement pour soi », avait noté Birgit, s'essayant à retracer son histoire. Est-ce que cela vaut pour un écrivain à la réputation internationale, tel que vous ?

Je ne voudrais pas écrire seulement pour les tiroirs. Je suis heureux que mes livres soient imprimés, vendus, lus. Est-ce que j'écris pour autant en pensant aux lecteurs ou aux critiques ? En réalité, ce serait impossible de faire cela. J'écris pour voir où va l'histoire, qui sont les personnages de mon livre. Eux, je finis par les aimer, et c'est difficile de leur dire au revoir. ■

Parcours

1944 Bernhard Schlink naît à Bielefeld (Allemagne). Il étudie le droit à l'université d'Heidelberg et à l'université libre de Berlin.

1974 Premier séjour aux États-Unis pour étudier, en Californie, les relations du droit et de l'intelligence artificielle.

1982 Il commence sa carrière de professeur de droit à l'université de Bonn, puis de Francfort-sur-le-Main. À partir de 1992, il enseigne à l'université Humboldt de Berlin.

1987 Premier roman, un policier, *Brouillard sur Mannheim* (Gallimard, 1997).

1996 *Le Liseur* (Gallimard, 1996) est un succès mondial. En 2009, il sera adapté au cinéma par le réalisateur britannique Stephen Daldry.

2000 Prix Heinrich-Heine. Publie le recueil de nouvelles *Amours en fuite* (Gallimard, 2001).

2006 *Le Retour* (Gallimard, 2006). La même année, il prend sa retraite comme juge, après avoir exercé au tribunal constitutionnel du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie depuis 1987.

2018 *Olga* (Gallimard, 2018).

EXTRAIT

« Lorsqu'ils eurent mangé, comme ils restaient à table, [Sigrun] dit sans le regarder : « Pour toi, nous ne valons rien. Tu trouves qu'on est bêtes, qu'on a tout faux, qu'on ne peut pas parler avec nous. Tu penses que tu vaux mieux que nous. » (...) [Kaspar] devait-il ajouter qu'il était fier d'elle ? Mais il voyait venir l'échange où elle se dirait fière d'être une Allemande, et il répondrait qu'on ne peut pas être fier de ce que l'on est, mais seulement de ce qu'on a le mérite d'avoir fait, et il n'avait certes pas mérité Sigrun. Il décida aussi de ne pas lui dire qu'il était heureux qu'elle soit sa petite-fille ; soit il lui manifesterait ce bonheur et elle le remarquerait en de nombreuses situations, et alors

il n'aurait pas besoin de l'exprimer, soit l'exprimer ne servirait à rien là où il échouerait à le manifester et à le lui faire remarquer. Il ne souhaitait pas avoir d'autres petites-filles, il avait trouvé celle-ci et voulait la garder. Devait-il... Sigrun l'arracha à ses pensées : « C'est tout ?

– Avoir tout faux... Est-ce que tu dois forcément tout classer d'office entre 'juste' et 'faux' ? Est-ce que tu ne devrais pas d'abord voir les choses ? Tu as quatorze ans et personne, à quatorze ans, n'a déjà tout vu ni ne sait d'avance ce qui est juste ou ne l'est pas. »

LA PETITE-FILLE, PAGES 219-220